

Valérie Sana, écrivaine franco-congolaise

Elle publie son premier roman en soutien à la lutte contre le cancer

Octobre est le mois «rose» consacré à la lutte contre le cancer. Valérie Sana, écrivaine franco-congolaise, vient de signer son premier roman «*L'envol ou de l'union sacrée des cœurs*», présenté comme livre de ce mois à la bibliothèque du Quai d'Orsay à Paris. L'écrivaine s'est proposée de consacrer le revenu de la vente de ce livre à la lutte contre le cancer, cette maladie qui continue de faire les ravages dans le monde. Entretien.

* Valérie Sana, pouvez-vous vous présenter à nos lecteurs ?

** Je suis née à Ambroise d'une mère Française et d'un père Congolais. Arrivée au Congo âgée de quelques semaines à peine, j'ai fait la majeure partie de ma scolarité à Charlemagne, à Pointe-Noire. Mes années au lycée se sont partagées entre la France, la Côte d'Ivoire et le Congo. J'ai poursuivi mes études supérieures en France. Je suis actuellement agent du Protocole au ministère de l'Europe et des Affaires étrangères, à Paris. Mariée et mère de deux enfants.

* Vous venez de signer votre premier roman. Comment en êtes-vous arrivée là ? Qu'est-ce qui vous a inspiré ?

** A dire vrai, je n'avais pas imaginé écrire un roman un jour. J'ai une formation scientifique (baccalauréat C, études de géographie et aménagement du territoire sur les espaces tropicaux), et ma profession n'a rien de littéraire. J'ai eu la chance et le privilège d'avoir pour professeur, tout au long de mon collège, Mme Thérèse Paraiso. Elle m'a enseigné le français, le latin, l'histoire-géographie et l'instruction civique. Elle était incontournable ! Mme Paraiso a également enseigné au lycée Karl Marx de Pointe-Noire. Voyez-vous, en avril 2013, elle m'a offert le livre «*Lumières de Pointe-Noire*» d'Alain Mabanckou, qui a été élève à Karl Max. Elle me l'a dédié, en soulignant un point : elle m'invitait à écrire, moi aussi, un livre de souvenirs sur mon enfance et mon adolescence à Pointe-Noire, lorsque mes enfants auraient grandi et que je serais à la retraite. C'est-à-dire lorsque j'aurais du temps à consacrer à l'écriture.

En août 2015, après un très agréable séjour en famille au Congo, nous avons appris que mon fils souffrait d'une pathologie lourde. Lui et moi avons passé un an en milieu hospitalier, principalement à l'Institut Curie à Paris. Dans le même temps, je perdais mon grand-père dont j'étais très proche. Mon fils était triste de ne plus voir son arrière-grand-père en France, et de ne pas pouvoir retourner au Congo chez ses grands-parents. Il me le répétait, et le manque m'a gagné petit à petit. Seulement, je rejetais tout abatement. J'ai eu envie de relire Alain Mabanckou. Mes yeux ont de nouveau croisé la dédicace de Mme Paraiso. J'ai alors occupé mes nuits d'insomnie par l'écriture. Ce roman est le résultat de moments d'évasion d'une mère soumise au combat. Il ne parle en rien de la maladie. Non, je me suis amusée à inventer une histoire, des personnages. Malheureusement, pour Mme Paraiso, que mes enfants appellent «*Mamie Thérèse*», je n'ai pas écrit mes souvenirs d'enfance et d'adolescence, pas vraiment. Un jour peut-être ? En revanche, je lui ai dédié ce premier roman, oui. Pour répondre à votre dernière question, ce qui m'a inspirée, c'est la complexité des rapports

humains que j'observais à l'hôpital (pas facile) et l'amour profond et vivant qui cognait dans ma poitrine... Je ressentais l'urgence de dire certaines choses. Habituellement, c'était mon piano qui recevait mes états d'âme, mais l'heure n'était plus à la musique. * Votre roman est sous-titré «*L'union sacrée des cœurs*». Y a-t-il un lien avec votre vie, notamment le fait que vous soyez métisse ou le fait d'être marquée par vos différents séjours en Europe, en Afrique, en Asie... ?

** De l'Asie, je n'ai vu que les rives du Bosphore et la Cappadoce, mais oui, il y a de cela. Je suis métisse, c'est vrai. Et lorsque j'ai écrit ce livre, j'ai écrit avant tout pour mes enfants. Par exemple, j'aborde dans le roman la question du mariage, en France et au Congo. Je me suis mariée à la mairie et à l'église en France, mais au préalable, j'ai emmené mon mari dans mon village au Congo (du côté de Madingou) et nous avons célébré à Pointe-Noire notre mariage traditionnel avec toute la famille. C'était très important pour moi et il me semble intéressant que mes enfants puissent le savoir. Je tiens à préciser que mon cœur ne bascule pas plus d'un côté que de l'autre. Il est rempli de l'un et de l'autre.

Au-delà de la référence à l'institution du mariage, le sous-titre «*de l'union sacrée des cœurs*» se rapporte à ma reconnaissance pour ces femmes qui m'ont portée, qui ont cru en mon écriture (je me permettrai de citer en plus de Mme Thérèse Paraiso, Mme Emmanuelle Pluchart, collègue de travail dont la peinture a servi à la couverture, et Mme Marie Maisonnat, uneoureuse des livres qui a réellement cru en la possibilité d'une publication). Il révèle aussi, comme ce doit être le cas pour de nombreux romans, je présume, le visage caché qui a conduit à l'écriture, l'inspiration première : cherchez l'être aimé !

* Mathilde, l'héroïne du roman, s'engage à aller en Afrique. Dans le récit, vous parlez du Congo, ce pays où vous avez passé un pan de votre enfance ; visiblement, le Congo vous manque, n'est-ce pas ?

** C'est l'évidence même... Mais j'y retournerai un jour ! Je ne suis rien sans ma famille...

* Quelle signification donnez-vous à l'iconographie représentée en couverture du livre ?

** Je suis heureuse que vous posiez la question, car figurez-vous que c'est de là que tout est parti. Je n'ai pas écrit selon les règles de l'écriture d'un roman, si tant est qu'il y en ait. Un jour, mon amie Emmanuelle Pluchart m'a montré la peinture qu'elle venait de faire, en voulant expérimenter le brou de noix avec des coquilles d'œuf et des feuilles d'or. J'ai trouvé le résultat tout simplement magnifique. Comme j'ai dû quitter brusquement le Maroc où nous travaillions ensemble, et qu'Emmanuelle m'avait témoigné sa tristesse et son amitié profondes,



Couverture du livre



L'auteure Valérie Sana

je lui ai promis que je ne l'oublierais pas, et que je le lui prouverais. J'ai baptisé cette œuvre l'envol, j'ai donné ce titre à ce que j'allais écrire, et j'ai cousu l'histoire de mon roman autour de ce titre. Enfin, il n'était pas envisageable que la couverture du livre soit autre que celle-ci. J'ai tout gagné dans l'affaire, puisqu'Emmanuelle a fini par m'offrir la peinture originale. Ce que l'image en elle-même représente pour moi : le divin, la vie.

* Vous désirez consacrer les droits d'auteur sur la vente de ce roman au SIREDO (Soins, Innovation, Recherche en oncologie de l'Enfant, de l'adolescent et de l'adulte jeune) de l'Institut Curie. Qu'est-ce qui motive cette démarche altruiste ? Nous savons d'ailleurs que 60% d'enfants touchés par le cancer au monde y succombent...

** Comme je viens de l'expliquer, c'est un roman né à l'hôpital, écrit au chevet de mon fils. Je ne me vois pas espérer que ce livre puisse me rapporter de l'argent. Si toutefois le public lui donnait une chance de vie, cela me semble naturel qu'il puisse servir à la cause solidaire en laquelle j'ose croire. En toute sincérité, je ne suis pas au courant des chiffres que vous avancez. J'ai été confrontée à une dure réalité, et me suis rendu compte que cela n'arrivait pas qu'aux autres. Ce sont de merveilleuses équipes, du personnel médical formidable et la générosité de personnes avant nous qui ont permis à mon fils et d'autres enfants de vivre. En lieu et place d'une interview pour la rubrique «*paroles d'auteurs*», j'ai écrit une chanson de présentation de mon livre qui devrait très prochainement être mise en ligne sur le site de L'Harmattan : «*Le cœur qui bat*». Comme je le fais savoir dans cette vidéo, s'il est vrai que chaque centime compte, à travers cette démarche, nous pourrions évoquer là encore «*l'union sacrée des cœurs*»... S'agissant du SIREDO, nous pouvons lire sur leur site que «*ce sont plus de 70 scientifiques, 5 équipes de recherches (dont 3 associées), une cinquantaine de soignants qui se mobilisent pour accélérer le combat contre les cancers touchant les plus jeunes. Aujourd'hui, grâce aux progrès déjà réalisés au cours des quatre dernières décennies, 8 enfants sur 10 guérissent. Mais malgré ces avancées, le cancer reste la deuxième cause de mortalité chez les moins de 15 ans, après les accidents. Je soutiens ce combat. Je suis convaincue que l'union fait la force.*»

* Un dernier mot ou avez-vous d'autres projets futurs ?

** Des projets ? Pas vraiment. Une proposition... sait-on jamais. J'ai écrit en 2015 un conte africain musical, «*La légende de Kaya et Zingu*», illustré par mon amie Emmanuelle Pluchart et mis en

page par un des fils de Mme Paraiso. Il n'a pas été publié. Il parle de la création du monde, sans évocation du péché originel. Nous l'avons présenté à l'Institut français de Fès, devant des élèves de primaire, lors d'une journée de la Cigogne Volubile. Ce serait pour moi un grand plaisir s'il était un jour joué au festival Ya Beto dont j'ai pu apprécier la qualité et qui se tient au Centre culturel Jean-Baptiste Tati-Loutard à Pointe-Noire. Pourquoi pas ? Des enfants pourraient le jouer aux côtés de conteurs... Voici ce qu'il m'aurait plu de faire, si j'avais été à Pointe-Noire. J'en reparlerai certainement lorsque je viendrai présenter mon livre «*L'envol*»... Je remercie le journal La Semaine Africaine - que je ne manque jamais de lire quel que soit le pays où je me trouve - pour cette interview.

Propos recueillis par Aubin BANZOUZI